

L'espoir au Nord : une utopie?

Jean Désy

Number 148, November 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83939ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Désy, J. (2016). L'espoir au Nord : une utopie? *Les écrits*, (148), 163–172.

JEAN DÉSY

L'espoir au Nord: une utopie¹ ?

18 février 2016, Palais Montcalm, Québec. J'assiste au spectacle de Tanya Tagaq, une Inuite du Nunavut. Originaire de Cambridge Bay, elle a fait ses études à Yellowknife. Aujourd'hui, elle nous livre, en compagnie de trois musiciens, une performance vocale puissante, rare, issue de loin, des origines du peuple inuit à ce qu'il me semble, pendant que toute la salle est conviée à la projection du film *Nanook of the North* du réalisateur Robert Flaherty, un chef-d'œuvre!, un des premiers documentaires de l'histoire du cinéma, tourné à Inukjuak, sur la côte est de la baie d'Hudson, en plein Nunavik, autour des années 1920.

Tout au long du film, le spectateur médusé parvient à suivre certains des méandres de la vie personnelle et familiale de Nanook, l'homme ours, avec ses enfants et sa femme (ou ses femmes?). On assiste à d'époustouflantes chasses au morse et au phoque alors que le chasseur inuit et les siens se trouvent constamment en état de survie, de survivance suraiguë!, à toute heure du jour et de la nuit, même pendant le court été arctique. C'est à mon sens cet état de survivance que nous permet de vivre Tanya Tagaq avec ses chants de gorge qui ne

1. Texte tiré d'une conférence donnée à l'Université Concordia le 12 mars 2016 lors d'un colloque organisé par le groupe Kopula sous le thème de la nordicité.

sont pas traditionnels, qu'elle produit en solitaire (les chants de gorge sont en général joués par deux femmes qui se font face, jusqu'à ce que le rire termine la joute), en gesticulant magnifiquement sur scène, des chants puissamment inuits, évocateurs de la vie du Grand Nord avant l'avènement de la technologie, mais d'une vie qui encore nous anime, tous, vie dont les aléas et les splendeurs peuvent être ressentis par une froide journée d'hiver si nous acceptons d'aller marcher sur le glacier du fleuve Saint-Laurent jusqu'à l'immense chorbak central, là où le courant charrie les eaux en provenance des Grands Lacs.

Calé dans mon siège et comme coupé de la foule rassemblée au Palais Montcalm, je dois avouer que je suis capté, bien plus, captivé par les sons, les chants, les instruments, mais d'abord par le film *Nanook of the North*. Une fois de plus, ce film me fascine en me permettant de voyager au cœur du Nunavik ancestral, avec Nanook, certes, mais aussi jusqu'à cet éblouissement que fut pour moi mon premier atterrissage dans la toundra, le 3 janvier 1990. Je me souviendrai toute ma vie de cette descente dans le monde inuit, que j'ai un jour traduite par un poème :

Trois janvier mille neuf cent quatre-vingt-dix. Huit heures du soir. Un cri explosa dans mon ventre. Tous mes sens volèrent en éclats. C'était au Nunavik.

La toundra me fut éblouissement, comme si on m'extirpait de moi-même. Je devins glacier, libre de flotter pour l'éternité.

Quand plus tard le soleil pâle dessina ses pastels sur l'horizon, mon âme me sortit par les tempes.

Depuis lors je vole, dans la délicate exubérance des après-midi de décembre, sur la ligne claire du solstice de tous les minuits d'été².

Peut-être que l'entière du territoire qui se trouve au nord du 49^e parallèle a plus que jamais besoin de sentir un nouvel envol de son âme collective. Peut-être que par-delà l'univers inuit et celui des nations indiennes de partout au Québec, comme du reste du Canada, et particulièrement celles qui ont pu conserver leur langue de même qu'un rapport d'intensité positive avec leur nomadisme intrinsèque – je pense particulièrement aux Innus de la Côte-Nord, aux Innus de Matimekossh, près de Schefferville, aux Naskapis de Kawawachikamak, tout près de la source de la rivière George qui mène à Kangisquallujuaq, en pleine baie d'Ungava, aux Cris de la Baie-James (à ceux de l'inland/Nouchimii Eeyou et à ceux des rives de la baie de James/ Winnebeoug Eeyou), aux Attikamekw de la Haute-Mauricie et aux Anishnabes du parc de la Vérendrye –, peut-être que cesdites « premières nations » possèdent en elles un souffle fort sinon un envol tout neuf face à un pays qui a tendance à se « sudifier » à outrance tout en niant sa nordicité intrinsèque, en oubliant les forces et les qualités d'un Nord qui, dans les faits, enrichit ce même « Sud » par ses ressources minières, hydroélectriques et forestières. Les Moyen Nord et Grand Nord du Québec sont bien plus que de simples réservoirs de trésors à exploiter. Le Nord, d'abord, est fait d'une culture bâtie par des êtres humains qui l'ont habité et l'habitent encore avec un amour véritable.

2. Jean Désy, *Isumal/Anthologie de poésie nordique*, Montréal, Éditions Mémoire d'encrier, p. 146.

Or, depuis quelques décennies, et particulièrement chez les Inuits – pas seulement ceux du Nunavik, mais aussi ceux du Nunavut et du Nunatsiavut (Labrador) –, la situation sociale périclité. Jamais ces sociétés n'ont dû affronter pareil blizzard idéologique, avec comme conséquence une violence sociale et une misère psychique qui s'ajoutent à de ponctuelles, mais bien réelles, épidémies de tuberculose, en plein début de XXI^e siècle! C'est d'ailleurs le cas ces mois-ci à Salluit, sur le détroit du Labrador, avec presque cinquante cas aigus de tuberculose dans un village composé de 1500 âmes! Et que penser de la désertification humaine qui s'accélère sur la Basse-Côte-Nord du Québec, où vivent en paix depuis des centaines d'années différentes communautés autochtones et non-autochtones. Rien que dans le petit village francophone de Tête-à-la-Baleine, à mi-chemin entre Harrington Harbour et Blanc-Sablon, il ne reste aujourd'hui que 150 habitants alors qu'il y a vingt ans, ils étaient 600! Si ces Canadiens-français/Nord-Côtiens/Québécois/descendants d'Acadiens ne sont pas considérés comme des Autochtones, dans les faits, ils sont bel et bien des Autochtones, totalement ancrés dans les sources mêmes de leur univers nord-côtier, et cela depuis des générations. Les Nordistes du «Tout-Québec», comme aime le nommer Louis-Edmond Hamelin, tous, Indiens, Cayens, Canayens, Québécois, Inuits et Métis se trouvent sur le même bateau civilisationnel qui fait que les pouvoirs financiers et gouvernementaux du Sud ne semblent pas se rendre compte que le Nord doit être habité, et plus que jamais. Les routes comme l'exploitation de l'hydroélectricité, des mines de fer, de diamant ou de cuivre ne sont que complémentaires à cette inscription dans le territoire.

Alors, comment faire en sorte que le pays nordique reste habité ou redevienne habitable, de manière à faire chuter

un des taux de suicide parmi les plus élevés au monde³? Comme redonner foi en un lieu et une manière d'être essentiellement nordique, faisant bien sûr partie du monde contemporain avec tout son arsenal technoscientifique, mais en sachant garder pied dans l'univers des exploits de Nanook?

Que faire, que proposer, hormis plus de soins de santé et plus de vaccins et plus d'hôpitaux et plus d'infirmières et plus de prisons et plus de services de psychologues et plus de médecins et plus d'infirmières et plus de transports aéroportés vers le Sud pour les accidentés comme les suicidaires ou les prisonniers (un prisonnier sur quatre du système pénitentiaire fédéral serait autochtone!). Question cruciale : Que peut-on ? Que doit-on faire ?

À mon sens, et si notre société riche et sudiste se montre courageuse, il est temps de créer des pavillons universitaires dans des dizaines de petites communautés indiennes et métisses et inuites. La situation de tous les gens habitant les régions nordiques se ressemble, où qu'ils soient. Parler des Inuits du Nunavik, c'est aussi se préoccuper des Innus, des Naskapis, des Cris, des Attikamekw et des Anishnabes du reste du Québec. Croire avec force en l'éducation d'humain à humain d'abord, plutôt que d'investir encore dans la construction de bâtiments en béton dans les grandes villes du Sud.

3. «Taux de suicide en France : 14,7/100 000
 Taux de suicide au Canada : 17,9/100 000
 Taux de suicide au Groenland : 89/100 000
 Taux de suicide au Nunavut (2001) : 131,9/100 000
 Taux de suicide au Nunavik (2001) : 208,4/100 000
 Taux de suicide au Nunatsiavut (Labrador) : 234/100 000»
 (Information tirée de *Lettre à un Inuit de 2022* publiée par Jean Malaurie, chez Fayard, en 2015.)

Dans un pavillon universitaire nordique – une simple maison aménagée en ce sens –, il y aurait moyen d’accueillir pendant des mois, sinon des années, quelques universitaires, bien sûr formés au Sud car il n’y a pas encore d’université à Kuujuaq ou à Blanc-Sablon, donc de recevoir des profs d’histoire et de littérature et d’ingénierie et de langues et d’art visuel et d’architecture, pour faire en sorte d’acheminer un message puissant aux gars et aux filles de quinze, de seize et de dix-sept ans, au sein même de leur communauté, à Chisasibi comme à Puvirnituk, à Unamen Shipu comme à Mistissini et à Chibougamau, de manière à faire saisir qu’à ce moment-ci de notre histoire, les études demeurent essentielles à la bonne marche de la psyché individuelle comme de la psyché collective, et que le sens de cette vie, dans le monde contemporain, dépend plus que jamais de la scolarisation. Le message reçu, si on est un Inuit de quatorze ans vivant à Salluit, c’est qu’il est possible de poursuivre des études avancées et même universitaires dans un pavillon situé à Kuujuaq, là où quatre ou cinq professeurs ont pour tâche d’enseigner différentes matières, aidés en cela par des traductrices et des traducteurs locaux, par d’autres professeurs qui sont déjà sur place et qui, par exemple, enseignent au secondaire. Au Nunavik, tout se déroulerait en trois langues, d’abord en inuktitut, puis en français et ensuite en anglais, de la même manière qu’à Uashat, en plein cœur de Sept-Îles, sur la Côte-Nord, les cours seraient donnés en innu d’abord, puis en français et en anglais, toujours de manière trilingue. Les Autochtones du Québec sont réceptifs au trilinguisme. Dans le village cri de Waswanipi, en plein Eeyou Istchee, tous les Cris parlent cri entre eux, les deux-tiers des gens comprennent le français, plusieurs le parlent très bien et la grande majorité des plus jeunes utilise l’anglais comme langue de jeu. Trois langues!

C'est dans l'esprit de l'université telle qu'elle fut créée en Europe, il y a quasiment mille ans, qu'il devient possible d'affirmer une vision du monde différente de celle qui prévaut actuellement sur la planète entrepreneuriale, une vision plus autochtonienne. Imaginons que grâce à un professeur d'architecture, trois jeunes Inuits se mettent à considérer la possibilité de rejeter en bloc la laideur absolue des villages dans lesquels ils doivent évoluer depuis trente ou quarante ans, les poteaux et les fils électriques emplissant quasiment tout l'espace visuel, eux qui sont issus d'un peuple essentiellement visuel, eux qui sont passés maîtres dans l'art de concevoir le monde via la sculpture. Les sculpteurs inuits ne sont-ils pas des artistes absolument inventifs et reconnus un peu partout dans le monde ? Imaginons que les Inuits puissent se réapproprier leurs lieux d'habitation en inventant des villages modelés selon des valeurs plus nomades que sédentaires, les maisons étant éloignées les unes des autres (un peu comme aux Îles-de-la-Madeleine), leur architecture cessant d'être obligatoirement carrée ou rectangulaire afin de retrouver un peu des rondeurs ancestrales imposées par le climat et la toundra. Imaginons un professeur, un universitaire habitant le village d'Inukjuak pendant deux ou trois ans et donnant un cours d'histoire à six Inuits inscrits dans son cours, considérant que les péripéties tirées de *Nanook of the North* doivent s'intégrer à celles de la Révolution française et aux idées de Jean-Jacques Rousseau ou de Louis-Edmond Hamelin. Oh, bien sûr, peut-être que ce ne serait pas demain ou dans cinq ans que des chirurgiens thoraciques seraient formés à Maliotenam, mais que penser de l'entraînement d'ambulanciers ayant toutes les qualités pour défibriller certains cardiaques alors qu'ils auraient obtenu leur totale formation dans un de ces « pavillons universitaires ».

Osons rêver. Et si l'on veut parler avec le jargon capitaliste néolibéral actuel : que de millions, que de centaines de millions en fonds publics sauvés à moyen terme si, tout à coup, le Nord devient capable, avec ses gens, d'inventer ses propres manières de façonner ses objets (comme déjà on produit des kayaks en Royalex à Inukjuak) comme de réimaginer la manière avec laquelle ils recevront les demandes d'exploitation de leurs richesses pétrolières et minières. On peut imaginer des dizaines de capitaines de bateaux, de cargos et de goélettes qui pourraient sortir de l'université de Puvirnituq!

Rêvons! Grâce à la poésie, en ce qui me concerne, je rêve, et cela m'apaise tout en m'enthousiasmant :

Ô Nord, mon Amour, je veux t'aimer par-delà les fatigues de la plaine inespérée.

Je veux te regarder de ce regard aveugle qui voit par-dessus les collines, dans l'outre-vie.

Au Nord, mon Amour, mon soleil tendre sur l'horizon, ma revanche sur un Sud revêche, ma poudrerie en septembre, je veux t'aimer; te prendre comme un lichen qu'on chérit entre ses doigts.

Tu veilles en moi, tu crois en moi, comme un grand vol d'oiseaux blancs, dans la musique des jours qui passent et qui repassent au nord de l'amour.

Mon allégresse, je veux te chercher de pierre en pierre, de glace en glace, atteindre Ellsemere et les caribous, la horde au grand complet, les souffles chauds.

Mon amour, doux hasard, survivrai-je à cette passion de Grand Nord qui me mord tendrement près de l'oreille quand j'entends tous les appels inexorables de la froidure et de l'amour⁴?

4. Jean Désy, *op. cit.*, p. 47.



Ô Nord, mon Amour, mon chant de Palestrina, je te le dis, je te le jure, je mourais dans les rues sales, devant l'inutile du froid, après chaque jour de couteaux et de martèlements.

Ô Nord, ma gentiane, ma sarabande autour d'un inukshuk, laisse-moi dresser ma tente et planter mon fusil. Laisse-moi me remettre à genoux pour qu'avec toi, je prie.

Pour qu'enfin ma saison jaillisse, pour que renaisse la fleur, la saxifrage déjà bénie. Pour être à nouveau transporté sur la crête des aurores. Pour que mon âme exaltée s'adoucisse comme neige. Pour que mes désirs cessent de m'enfiévrer.

Je te demande, je te demande, ô Nord, mon embellie, laisse-moi pour de bon revenir à ce monde. Laisse-moi, cette fois-ci, m'introduire dans ton antre.

Ô Nord, mon Amour. Embrasse-moi. Enserre-moi dans la toundra de tes bras⁵.

5. *Ibid*, p. 54.

